Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

50/2-3 | 2009

**L'Europe orientale, 1650-1730. Crises, conflits et
renouveau**

Historiens et modèles

Historians and models

André Berelowitch

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/9712>

DOI : 10.4000/monderusse.9712

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2009

Pagination : 279-285

ISBN : 978-2-7132-2260-3

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

André Berelowitch, « Historiens et modèles », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 50/2-3 | 2009, mis en ligne le 13 octobre 2012, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9712> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.9712>

Tous droits réservés

ANDRÉ BERELOWITCH

HISTORIENS ET MODÈLES

Curieusement, ce n'est pas dans le feu de la discussion que les disparités entre écoles historiques sont le plus apparentes : tendu vers ses interlocuteurs, avec le souci de comprendre, de se faire comprendre, d'argumenter, chacun vit la situation sans recul. La traduction, en revanche, a tôt fait de révéler les divergences. Il ne suffit pas, en effet, de convertir le texte d'une langue dans une autre. Lorsqu'on a trouvé des compromis acceptables pour les termes techniques (adaptés aux réalités locales, ils n'ont pas, en général, d'exacts équivalents), lorsqu'on a gommé les aspérités du style (le ton, volontiers dogmatique, de certains historiens d'Europe orientale passe mal en français) il reste les modes de raisonnement et de démonstration qui diffèrent d'une école à l'autre, profondément parfois. Poursuivant des réflexions amorcées il y a quelques années¹, je voudrais hasarder quelques remarques sur l'écart qui aujourd'hui encore sépare les historiens d'Europe occidentale de leurs collègues à l'autre bout du continent.

On sait la vogue dont a bénéficié en Russie pendant une bonne dizaine d'années, le prestige dont continue à jouir ce que l'on a (abusivement) appelé « l'école des *Annales* ». Certes, il y avait déjà longtemps qu'en URSS historiens, linguistes, théoriciens de la littérature s'intéressaient aux idées venues d'Occident. Il faut compter également avec l'attrait du fruit défendu, qui persista quelque temps après que la défense fut levée. Malgré tout, la soudaineté de la conversion a de quoi surprendre, et constitue un premier sujet de perplexité. N'aurait-on pas imaginé plutôt une diffusion lente, freinée par de légitimes méfiances, des expériences soigneusement calculées, des tâtonnements, un débat public, enfin, entre les partisans de l'ancienne et ceux de la nouvelle école ? Ce n'est pas ce qui s'est passé : aussi soudain et péremptoire qu'irrfléchi, le ralliement (minoritaire et superficiel, en réalité, comme la suite l'a montré) a pris l'allure d'un raz-de-marée.

La raison en est à chercher, me semble-t-il, dans la division originale du travail qui fut peu à peu élaborée en Union soviétique entre ce que l'on peut considérer comme les deux principales tâches de l'historien : établir les faits, puis les

1. « Limites et portée du comparatisme », *Cahiers du Monde russe*, 46 (1-2), janv.-juin 2005, p. 13-17.

interpréter. Le pouvoir communiste, sauf dans le cas de sujets très sensibles, liés à l'actualité politique (Katyn) ou à l'idéologie nationaliste (le « joug tatar »), ne se mêlait pas des faits ; les historiens, bien qu'invités à coopérer, n'étaient pas maîtres de l'interprétation, puisque toute théorie jugée contraire au marxisme-léninisme pouvait être écartée, sur ordre supérieur, pour cette seule raison.

Ce *modus vivendi*, qui n'est pas sans rappeler le contrat entre le vendeur de hot-dogs et la banque Rothschild (« Ils ne vendent pas de hot-dogs, et moi je ne prête pas d'argent »), entraînait cependant des conséquences inattendues. La situation ne se réduisait pas, en effet, au schéma habituellement proposé d'une histoire asservie par les idéologues du Comité central. Tout d'abord, si les historiens opéraient bien dans un cadre général inspiré du marxisme, en réalité le poids de la tradition (celle de l'« histoire et philologie » du xix^e siècle), s'ajoutant à l'interdiction d'interpréter librement, acculait les gens du métier au positivisme — j'entends par là une pratique où la collecte de faits ne s'accompagne d'aucune construction théorique consciente. De son côté, le « matérialisme historique » officiel (familièrement abrégé en *hist-mat.* par les étudiants involontaires de cette étrange discipline) n'avait de marxiste que le nom. Ignorant la dialectique, positiviste par sa forme et largement nationaliste par son contenu, il ne servait pas à comprendre les faits historiques nouvellement découverts, ni à rajeunir les interprétations passées : pourquoi faire, puisque les réponses étaient connues depuis longtemps ? C'était un garde-fou idéologique, et secondairement une matière d'examen. Mais ces contraintes de façade ouvraient en fait aux historiens un espace de liberté, et c'est ce qui explique que le système ait pu fonctionner, sans accrocs majeurs, pendant une trentaine d'années.

Certes, les mises ou remises au pas, avec retour éphémère au pseudo-marxisme agressif des débuts du régime stalinien, n'étaient jamais exclues. Elles duraient peu toutefois, et les historiens avaient appris depuis longtemps à éluder les aspects les plus gênants du carcan idéologique. Il suffisait de planter, comme des fanions, au début et à la fin de l'ouvrage, des citations tirées de classiques du marxisme, appropriées à la conjoncture politique plus qu'au sujet traité, et d'éviter toute attaque frontale contre la doctrine, pour disposer d'une très large autonomie de jugement. Qui plus est, les trouvailles des spécialistes, dûment épluchées et rédigées dans un langage politiquement correct, venaient enrichir la Vulgate, donnant ainsi l'exemple d'une symbiose somme toute réussie. Nul ne songeait apparemment à s'étonner de cette contradiction criante : sous la bannière du marxisme, la théorie novatrice qui bouleversa notre compréhension de la société, se poursuivaient des recherches que n'auraient pas désavouées les historiens « bourgeois » (Ključevskij, Miljukov, Platonov) du siècle précédent.

Les avantages du dispositif ne s'arrêtaient pas là : les historiens russes constituaient une communauté étroitement soudée. Que celle-ci ait été instaurée de fait par la dictature idéologique, tous les historiens étant censés être marxistes, ou qu'elle ait continué, ce qui est probable, des traditions présoviétiques, importe peu au fond. Opérant selon des règles établies de concert, employant des méthodes unanimement reconnues pour découvrir et démontrer la vérité, les chercheurs travaillaient de meilleur cœur à cette histoire qui était leur bien commun, accumulaient plus

de connaissances et savaient mieux coordonner leurs chantiers respectifs que ne l'auraient fait des individus livrés à leur seul bon plaisir. Même aujourd'hui, alors que les dogmes ont perdu beaucoup de leur force, un observateur venu de l'Ouest perçoit immédiatement, chez les historiens de l'ex-Union soviétique, un esprit de corps, une solidarité, une chaleur communicative.

Comment s'étonner, dans ces conditions, du désarroi de la corporation lorsque la doctrine marxiste, victime d'un accident de l'histoire, fut soudain vouée à l'anathème ? Ainsi s'explique, sans doute, cet élan vers l'école dite « des *Annales* », qui, vue de loin, semblait promettre la cohérence et la rigueur scientifique déniées désormais au matérialisme historique. Ainsi s'explique, également, le reflux qui suivit. Vue de près, l'histoire telle qu'on l'écrit en Occident présente en effet une variété presque infinie de méthodes et d'écoles, toutes considérées comme légitimes ; elle se révèle de moins en moins capable d'élaborer une synthèse globale du passé de l'humanité, peut-être parce qu'elle est impuissante à imaginer son avenir. C'est pourquoi l'on observe en Russie un retour à la normale : certains historiens, surtout parmi les plus jeunes, demeurent de fervents adeptes de l'« anthropologie historique », qui a conquis droit de cité ; d'autres, aussi nombreux sans doute, s'en tiennent aux méthodes éprouvées de l'époque soviétique, même si elles n'ont plus de justification théorique ; d'autres enfin combinent avec bonheur les deux systèmes sans y regarder de trop près.

La situation ne serait donc pas sans analogie avec celle que nous connaissons en France, où s'affrontent, campés fièrement de part et d'autre des jardins du Luxembourg, les champions de l'histoire traditionnelle chimiquement pure (la IV^e section des Hautes études) et ceux de l'histoire nouvelle sans compromis (l'EHESS), tandis que nous autres, piétaille pragmatique, nous contentons de mélanges diversement dosés. Il y a pourtant une différence entre l'Est et l'Ouest de l'Europe, qui provient non pas tant des positions que les historiens adoptent face aux courants majeurs de l'historiographie que du climat intellectuel dans lequel ceux d'Occident baignent depuis une quarantaine d'années.

Un collègue russe me disait, au début des années 1980 : « Jusqu'à maintenant, lorsque je venais en Europe, j'avais conscience de me trouver dans un pays plus riche et plus avancé, mais nos économies restaient comparables. Vous aviez plus d'autos, de machines à laver et de téléviseurs, et ils étaient mieux conçus, mais nous en avions aussi. Maintenant que vous avez des photocopieurs et des guichets automatiques à tous les coins de rue, c'est comme si nous habitions des mondes différents. » Que la Russie se soit équipée depuis n'enlève rien à ces propos, et on pourrait, *mutatis mutandis*, les appliquer à l'histoire. Sans doute l'histoire socio-économique triomphante des années 1950-1970, « ce joyau d'un demi-siècle d'historiographie française² », était-elle plus sophistiquée et plus souple, elle faisait plus libéralement appel aux autres sciences humaines que celle qu'on écrivait alors en Union soviétique, où elle était du reste officiellement condamnée comme « bourgeoise ».

2. Denis Richet, « La place de Fernand Braudel dans l'historiographie d'aujourd'hui », *L'Histoire et ses méthodes. Travaux et mémoires de la Maison Descartes d'Amsterdam*, 4, 1982, p. 42.

Mais les historiens des deux bords pouvaient d'autant mieux polémiquer entre eux qu'ils habitaient la même planète. Ce ne fut plus aussi vrai après le changement décisif, intervenu entre 1965 et 1980 : le triomphe du structuralisme.

Laissant à de plus compétents le soin de dresser un bilan de ce qui fut, tout à la fois, une méthode d'analyse, un mode de raisonnement et un courant d'idées, je me bornerai à souligner certains de ses aspects : ceux qui ont suscité le plus de résistances et ceux (ce sont souvent les mêmes) qui ont le plus modifié notre manière de voir.

Une méthode d'analyse : le structuraliste s'intéresse, comme on sait, non pas aux éléments constitutifs de l'objet étudié (œuvre littéraire, mythologie, situation, événement ou séquence d'événements), mais à la façon dont ces éléments s'agencent entre eux. Il est en quête d'un réseau, d'une matrice, d'un arrangement que l'on peut, le cas échéant, représenter dans l'espace. Les techniques de vérification des faits progressivement mises au point depuis plus de deux siècles ne l'intéressent donc que par la bande : elles lui fournissent ses éléments, mais son véritable travail ne commence qu'ensuite, et puisque aucune méthode infaillible de repérage des structures n'a été jusqu'ici mise au point, il devra se fier à son coup d'œil, son intuition ou à la chance.

Un mode de raisonnement : supposons la structure identifiée avec succès. Comment va-t-il en démontrer la pertinence ? L'analogie avec les sciences de la nature serait ici trompeuse, car elles ont toujours la possibilité de mettre leurs « modèles » à l'épreuve de l'expérimentation. Dans le domaine des sciences humaines il n'en va pas de même, et les structuralistes sont donc obligés de recourir à d'autres procédés. J'essaierai de décrire ceux-ci à partir d'un cas concret, pour plus de clarté, et afin de rappeler que ni l'Europe occidentale, ni les années 1970 n'ont le monopole du structuralisme, j'emprunterai à l'œuvre de Vladimir Jakovlevič Propp (1895-1970) un exemple que j'ai déjà eu l'occasion d'évoquer³. Propp avait publié en 1928 une *Morphologie du conte*, qui proposait un schéma purement formel, réduit à ce qu'il appelait les « fonctions », du conte merveilleux. Ne se satisfaisant pas de cette structure abstraite, il tente de montrer, une vingtaine d'années plus tard, qu'elle renvoie en fait à des rituels archaïques d'initiation guerrière⁴.

C'est dans ce contexte que, recherchant l'origine d'une phrase énigmatique habituellement placée dans la bouche de l'ogre, « Je sens le Russe ici » (équivalent local du célèbre « Je sens la chair fraîche »), Propp la rapproche d'une variante du mythe d'Orphée notée chez les tribus amérindiennes du Nord-Ouest. Pour ramener sa fiancée du royaume des morts, le héros se fait coudre dans une peau de phoque, puis s'allonge parmi les cadavres que doivent venir chercher les esprits de l'au-delà. Lorsque l'un de ceux-ci s'approche du faux défunt, il s'exclame : « Il pue ! Il n'est pas mort ! » — puisque, toutes choses étant inversées dans l'autre monde, ce sont les vivants qui sentent mauvais. Un argument de plus pour soutenir que le véritable

3. Voir note 1.

4. Vladimir Propp, *Les racines historiques du conte merveilleux*, trad. Lise Gruel-Apert, P. : Gallimard, 1983, d'après *Istoričeskie korni volšebnoj skazki* [Les racines historiques du conte merveilleux], L. : LGU, 1946.

sujet du conte merveilleux est le voyage initiatique au pays des morts, une conclusion que peuvent contester les spécialistes, mais que nous n'avons pas trop de mal à admettre depuis les travaux de Carlo Ginzburg⁵. Essayons cependant de comprendre comment Propp emporte, momentanément au moins, notre conviction.

Le premier élément, et le plus frappant, est la coïncidence quasi-miraculeuse, un peu comme une clef trouvée par hasard qui ouvrirait enfin une serrure rebelle, entre la formulette du conte et le détail précis et éclairant du mythe amérindien. Entre les deux épisodes, il y a de plus une analogie de forme : le héros du mythe, caché dans une peau de phoque, est démasqué par un démon psychopompe, tout comme le héros du conte, caché sous une table, est repéré par la Baba Yaga ou le Loup volant. Enfin, d'autres coïncidences et d'autres analogies nous ont préparés à croire qu'il existe bien une parenté entre le conte et les rituels, parenté qui se traduit par le parallélisme de leurs structures respectives.

On le voit, la démonstration structuraliste opère principalement par l'homothétie : si A est à B comme C est à D, on peut établir une relation entre les deux couples d'éléments. Les structures peuvent ensuite se dupliquer, s'enchaîner, se refléter mutuellement, sans qu'il soit nécessaire pour cela de les ancrer, comme cherche à le faire Propp, dans une autre réalité. Un positiviste sceptique qui essaierait de réfuter telle ou telle analyse structuraliste n'aurait aucune chance de succès : quels arguments pourrait-il bien présenter, sauf l'absence de preuve, qui n'en est pas tout à fait un ? L'inverse est également vrai : si le sceptique refuse de voir les structures, à plus forte raison d'admettre leurs similitudes et leur filiation, comment le structuraliste pourra-t-il le convaincre ? Un test de Popper serait extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, à imaginer, tant les structures hypothétiques manquent de rigidité. Quant à une indication directe venant des sources elles-mêmes, il n'y faut pas songer, puisque les structures du mythe et de la société sont largement inconscientes, comme celles du langage.

C'est une confrontation de ce genre qui se produisit lors d'une séance de l'école doctorale⁶ de septembre 2005. Un jeune historien russe présentait un exposé sur « les traditions des fraternités guerrières archaïques (*Männerbunde*) » qu'il affirmait, de façon un peu aventurée mais que je trouvais vraisemblable, retrouver dans l'organisation des Cosaques aux XVI^e-XVII^e siècles. Cela lui était d'autant plus facile qu'on ne sait rien, ou presque, des fraternités guerrières archaïques, et fort peu de choses sur l'organisation interne des Cosaques aux XVI^e-XVII^e siècles. Deux de ses compatriotes, profondément choqués par l'absence de preuves concrètes et palpables, de celles que l'on peut indiquer en note avec les références adéquates, le sommaient de démontrer sa thèse. Comme il ne pouvait les satisfaire, et pour cause, le débat tournait au dialogue de sourds, exactement comme dans le compte-rendu, quatre-vingts ans plus tôt, par le slaviste André Mazon, d'un article de Georges Dumézil intitulé

5. Carlo Ginzburg, *I Benandanti. Stregoneria e culti agrari tra cinquecento e seicento*, version française *Les batailles nocturnes : sorcellerie et rituels agraires en Frioul, XVI^e-XVII^e siècle*, trad. de l'italien par Giordana Charuty, Lagrasse : Verdier, 1980.

6. Celle dont le présent volume présente les travaux (cf. l'Avant-propos ci-dessus).

« Soukhmanti Odykhmantievitch, le paladin aux coquelicots⁷ », et pour les mêmes motifs. Ce qui importe ici n'est d'ailleurs pas le fond du problème, mais la différence de nos réactions.

Un courant d'idées : venue de la linguistique et de l'ethnologie, la méthode structuraliste aurait pu n'être qu'un emprunt technique. Quand l'archéologue a recours au botaniste pour analyser ses graines ou ses pollens, au zoologiste pour reconstituer la faune domestique ou sauvage, sa discipline en sort enrichie, mais non pas pour autant bouleversée de fond en comble. Mobiliser la physique nucléaire pour savoir si l'argent du Potosi circulait effectivement dans la France du XVI^e siècle relève tout à fait de la même démarche.

Mais c'est bien autre chose qui se produit lorsque, à peu près entre 1965 et 1970, les structuralistes effectuent leur percée. Avec Michel Foucault, Jacques Lacan, Claude Lévi-Strauss comme figures de proue, ils prennent d'assaut les sciences sociales, non au moyen d'arguments sans réplique qu'ils auraient présentés pour invalider les méthodes de la génération précédente, mais grâce à l'attrait d'une pensée (reconnaissons-le) intéressante, la magie, beaucoup plus contestable, de la nouveauté et la trompeuse évidence de l'homothétie. Dans un mouvement « aussi soudain et péremptoire qu'irréfléchi », mais majoritaire et durable, cette fois, on abandonne l'histoire économique alors que l'inventaire, province après province, de la France d'Ancien Régime allait bon train, on renonce à l'histoire du monde et même de la nation pour s'intéresser à l'art et à la manière de surveiller et punir, aux forfaits de Pierre Rivière ou à un meunier frioulan persécuté par l'Inquisition.

Une quinzaine d'années plus tard, Denis Richet pouvait écrire : « Ce déplacement de champ obéit à une logique cohérente : l'ébranlement profond de nos sociétés (Mai 1968 a été un signe annonciateur) dont la crise des sciences de l'Homme est à la fois un segment et un reflet. [...] Nous sommes *tous* écartelés entre une rechute dans une métaphysique dont Marx avait annoncé — un peu prématurément — la fin et une fuite dans un empirisme d'autant plus séduisant que nos moyens (informatique, mathématiques à l'usage des sciences sociales) le rendent plus crédible⁸. »

C'est cette tranche d'histoire intellectuelle — quarante ans d'exposition aux sciences humaines nouvelle manière — qui nous distingue réellement de nos collègues d'Europe orientale ; tout le reste est accessoire. Je viens d'énumérer ce que nous y avons perdu. Il n'est que juste d'évoquer nos gains pour conclure.

L'abandon de manières de pensée fermement ancrées dans la tradition, de corps de doctrine entiers qui semblaient jusque-là invulnérables au doute, donne presque toujours l'impression d'une décadence, et les historiens, professionnellement attachés au passé, ont longtemps vibré à l'unisson des empires. Le Bas Empire romain, l'antiquité tardive, avant d'être réhabilités dans des travaux récents, passaient pour le symbole de la dégénérescence. La crise actuelle de l'histoire, que les uns saluent, que les autres déplorent, mérite peut-être, elle aussi, une réinterprétation.

7. *Mélanges publiés en l'honneur de M. Paul Boyer*, P. : Honoré Champion, 1925, p. 280-288. Le compte-rendu parut peu après dans la *Revue des études slaves*.

8. Voir Richet, « La place de Fernand Braudel... ».

Une des raisons qui m'y incite est le parallélisme frappant que l'on constate entre l'histoire de la peinture depuis l'impressionnisme, l'avènement de la physique quantique et l'évolution, plus récente celle-là, de la discipline historique. La démarche est partout la même : *déconstruction* de l'espace pictural hérité de la Renaissance⁹ et du monde newtonien, à laquelle fait écho l'abandon des grandes chantiers historiques qui avaient marqué les années 1945-1970 ; *approfondissement* de la recherche artistique, qui s'intéresse désormais aux volumes élémentaires, à la nature de la lumière, aux ombres colorées — de la physique fondamentale, qui cherche à connaître les briques dont est fait l'univers — de l'histoire récente, qui étudie les moindres nuances de la pensée, les passions, les gestes, les parfums, l'invention du quotidien ; découverte enfin de l'*infiniment petit*, du pointillisme aux quarks, à la micro-histoire, au fromage et aux vers.

Vue dans cette perspective, la mutation que j'ai tenté de décrire plus haut dépasse largement son enjeu avoué, le structuralisme. Iconoclaste et libératrice, elle a désacralisé d'un coup des modèles historiques d'âges divers, mais procédant de sources et de conceptions apparentées, que l'on se transmettait cérémonieusement d'une génération à la suivante en les modifiant quelque peu au passage. Plus remarquable encore, parce qu'allant à contre-courant des « révolutions » précédentes, elle ne les a pas abolis pour autant, ni sacralisé (ou très brièvement) les siens propres.

Elle n'a pas réussi, il est vrai, à abattre comme elle le promettait les cloisons entre les disciplines. Même s'il s'inspire de méthodes ethnologiques, l'historien reste fils de Clio, tant la fréquentation du passé semble imprimer, sur qui la pratique, une marque indélébile. Mais du moins elle y aura ménagé des fenêtres : chacune des sciences humaines, à force de lorgner sur ses voisines de l'autre côté de la clôture, s'est quelque peu imprégnée de leur esprit. Nous sommes devenus capables d'apprécier, au juger, la valeur d'un modèle (on le trouve « vraisemblable », par exemple). Il existe aujourd'hui quelque chose comme une compétence en sciences humaines, encore bien imprécise et difficile à saisir, mais qui permet d'imaginer une fusion progressive, à moyen terme, de sciences qui sont faites pour se compléter.

Elle a instauré enfin, et c'est le plus important, la liberté de choisir son modèle, aussi novateur et outrancier, aussi archaïque et démodé qu'il puisse paraître. Liberté intimidante à bien des égards, surtout si l'on admet sa définition par Simone Weil : « Quant à la liberté complète, on peut en trouver un modèle abstrait dans un problème d'arithmétique ou de géométrie bien résolu¹⁰ ». Car l'imagination créatrice n'est pas l'adversaire de la rigueur, mais sa fidèle compagne.

Chercheur associé au CERCEC, EHESS
andre.berelowitch@wanadoo.fr

9. On se souvient des analyses de Pierre Francastel dans *Peinture et société : naissance et destruction d'un espace plastique, de la renaissance au cubisme*, Lyon : Audie, 1952.

10. Simone Weil (1909-1943), *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, P. : Gallimard, [1955], 2004, p. 89.